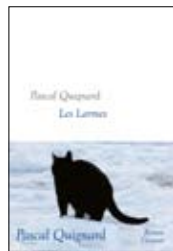


# Dans la tête de Pascal Quignard

Alors que la rentrée littéraire s'achève, l'écrivain renoue avec le romanesque. Dans "les Larmes", qui suit tout un peuple au moment de la naissance de la langue française, Pascal Quignard salue nos ancêtres les Francs, et rend grâce à la nature sauvage, "infiniment supérieure à l'humanité".

**Marianne :** Vous venez de publier *les Larmes*, un roman très éloigné de nous, temporellement, et extrêmement contemporain. Alors qu'à l'approche de l'élection présidentielle, on débat encore et toujours sur l'identité nationale, exhumant le fameux « nos ancêtres les Gaulois », ou vantant une possible « identité heureuse », vous revenez en effet en 842, sur les traces des Francs et plus particulièrement de Nithard, le petit-fils bâtard de Charlemagne, qui fut le premier écrivain français. Le premier à écrire un texte en français !

**Pascal Quignard :** C'est que mon roman familial, comme on dit, est lié intégralement à la langue française. Mon grand-père était un grammairien, qui a écrit 10 tomes sur l'histoire de la langue française, et même un résumé pour les étudiants, en un seul volume : alors la langue, c'est une affaire familiale. Pour tout dire, je voulais rêvasser sur le côté contingent, complète-



**Les Larmes,** de Pascal Quignard, Grasset, 224 p., 19 €.

**NITHARD, petit-fils bâtard de Charlemagne, a fixé notre langue dans "les Serments de Strasbourg", le 14 février 842. Ci-contre, sa pierre tombale, inaugurée sur le parvis de l'abbaye royale de Saint-Riquier, le 7 novembre 2015.**

ment fortuit, de la naissance de notre langue.

**Sans déplorer cette contingence.**

Sans la déplorer ! J'ai toujours refusé de sacraliser la langue. Parce qu'elle n'est pas vraiment vivante, vous savez. Les langues sont des systèmes linguistiques, pas des organismes vivants. *Les Larmes*, c'est ça : les langues que nous acquerons vers l'âge de 18 mois ne sont pas vraiment en nous. Elles ne sont pas créées par la volonté humaine. Elles ne sont pas même divines. Ce sont des hasards qui ont

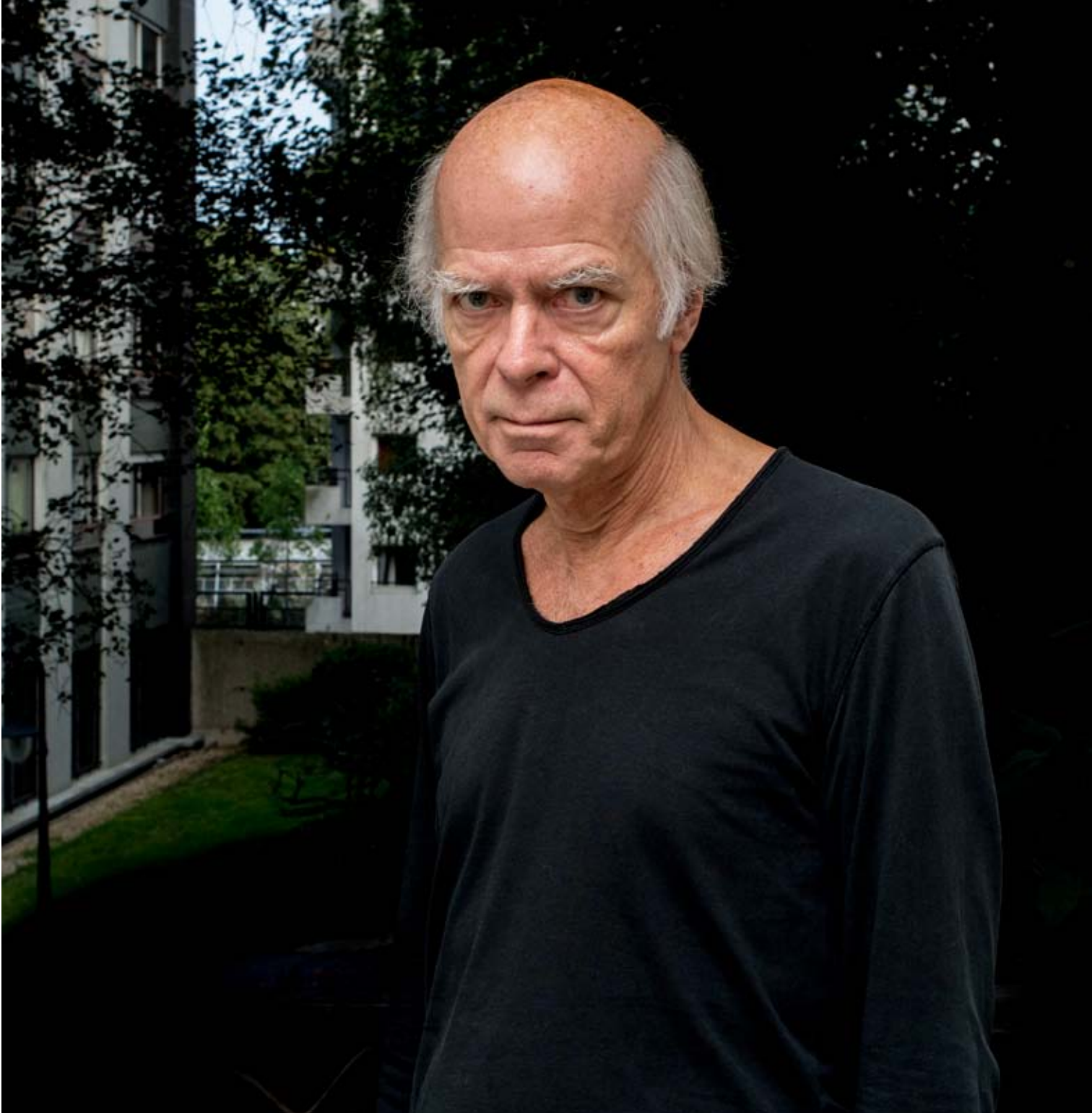
fleuri sur nos lèvres, de façon très mystérieuse.

**Mais ces langues nous servent tout de même à quelque chose. Nous nous exprimons là, à l'oral. Et puis nous écrivons des livres !**

Bien sûr. C'est ce que fait Nithard lui-même lorsqu'il fixe notre langue dans *les Serments de Strasbourg*, qui est un pacte entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Le fait qu'il s'est trouvé un homme, ce 14 février 842, pour noter le protofrançais, pour raconter la signature de cet accord de paix, pour



abbaye royale de saint-riquier



expliquer que soudain le lieu où il se trouve ne s'appelle plus Argentonatum mais Strasbourg : ça me trouble beaucoup. Et puis on sait même que c'était un vendredi, et Nithard écrit qu'il avait beaucoup neigé : alors on voit cette langue française, dans le froid de février, qui sort de la bouche de tous ces gens, comme une brume... Tout cela me fascine. Mais tout de même : je ne crois pas qu'on puisse, avec un

système imaginaire comme les langues, apporter du vrai. Pas possible. Trop dangereux. C'est un fantôme.

**Alors on se tait ?**

De même que les animaux ont leur chant spécifique, propre, mystérieux, nous avons aussi notre propre mugir. Ce sont les cris, rauques ou pas ; les gémissements, dans le plaisir ou la douleur. *Les Larmes* comparent ces deux choses : les langues et

**"ON VOIT CETTE LANGUE FRANÇAISE dans le froid de février 842, qui sort de la bouche de tous ces gens, comme une brume... Tout cela me fascine", explique Pascal Quignard.**

leurs hasards, inessentiels, et ce que j'appellerais notre chant spécifique.

**Ces deux côtés sont ainsi représentés par les deux frères du livre : Nithard, l'écrivain ; Harnid, le sauvage.**

Je lisais *Histoire des fils de Louis le Pieux* [Les Belles Lettres], qu'a composé Nithard, et je suis tombé sur un très court passage où il dit un peu inopinément qu'il a un frère, ➤

hannah assouline

➤ Harnid... Nithard et Harnid... Je me suis dit : pourquoi parle-t-il soudain de ce frère ? Vous savez, à l'époque, les noms des frères s'entr'évoquaient lorsqu'ils étaient jumeaux. Et j'ai pensé : dans ce cas-là, Harnid est le double sauvage de Nithard.

**J'ai cru tout d'abord que c'était une invention de votre part.**

Pour Harnid ? J'ai inventé sa vie, mais il a existé.

**Je pensais que même Nithard était sorti de votre imagination. Parce que, tout de même, un écrivain du nom de Nithard, cela sonne comme un écrivain du nom de Quignard... C'est un hasard.**

**Nithard conseille Charles le Chauve, participant à l'écriture de l'Histoire. Mais Harnid, que fait-il de sa vie ? Il erre au fil des pages, d'une rive à une autre, à la recherche d'un visage qu'il n'a jamais vu... Est-ce qu'il est le double négatif de Nithard ?**

L'itinéraire de ces deux frères est proche de ma propre vie, qui est double aussi. Vous savez, au cours d'une psychanalyse (j'ai arrêté la mienne depuis longtemps, mais elle a quand même duré huit ans), ce n'est pas un être opposé qui apparaît en vous. Il n'y a pas un moi intérieur profond qui ressuscite : il y a plutôt quelque chose qui se vide, tous les rôles, tous les personnages, les masques. Ce que les parents ont souhaité pour vous ; tous les désirs des autres : tout cela s'efface. Harnid représente cette place vide, beaucoup plus ancienne que tout. Il ne gâche pas sa vie : il se purifie, dans une sorte d'ascèse sauvage.

**“Il n'y a rien à trouver au fond de nous-mêmes. Peut-être un peu de liberté. Mais je sais ce que cela veut dire désormais : un peu plus d'angoisse qu'avant.”**

**Nous devrions donc suivre son exemple ?**

La Boétie a écrit une des phrases les plus belles, politiquement : « *Pourquoi soutenez-vous le pouvoir ? Vous n'avez même pas à lutter contre lui : abandonnez-le.* » Il y a de cela dans Harnid. Il faut tout abandonner. Alors, bien sûr, viennent ensuite les remords, et mon personnage aussi les éprouve. Et alors ? Vous savez, moi, je le sens par rapport à ma famille, on peut se détacher complètement des siens avec une colère et une violence complètes, inouïes. Mais on éprouve ensuite une culpabilité sociologique, une culpabilité généalogique, que Harnid ressent lui-même à la fin de sa vie. Il ne faut pas écouter cette petite voix qui nous culpabilise. Mon père me disait souvent : « *Tu es égoïste. Tu ne penses qu'à toi. Tu écris dans ton coin. Tu ne veux pas recevoir tel ou tel honneur.* » Et j'étais consterné. Je n'avais pas à satisfaire le narcissisme de mon père, mais, dans le même temps, je ressentais une espèce d'embarras vis-à-vis de lui. On se met à douter, on se dit qu'on n'est pas gentil avec ceux qui nous ont faits. On se dit qu'on a manqué de gratitude ! Il y a des remords au fond de nous-mêmes, tout simplement parce qu'on ne naît pas de nous-mêmes, mais qu'on est les enfants de quelqu'un. On naît des autres ; on est le lieu de l'autre. Il faut donc se boucher les oreilles pour rester libre.

**C'est ce que fait Harnid, qui ne se rend même pas à l'enterrement de son frère. Il préfère poursuivre sa quête folle.**

Il poursuit sa quête, même si c'est un échec. [Quignard se redresse et murmure en détachant les syllabes.]



cordulia tremi

**“VIE ET MORT DE NITHARD”**  
Une performance de ténèbres, sur un concept de Luc Petton et Pascal Quignard. Lors de ce spectacle créé en 2015, le romancier a lu un texte qu'il a écrit en hommage au premier écrivain en langue française. “Il s'agissait de retrouver un petit peu de peur. Me retrouver moi, un petit peu animal.”

Parce qu'il n'y a rien à trouver au fond de nous-mêmes.

**Absolument rien ?**

Un peu de liberté. Mais la liberté, je sais ce que cela veut dire désormais. Cela veut dire : un peu plus d'angoisse qu'avant.

**Vous sentez-vous plus libre qu'auparavant ? Plus angoissé ?**

Auparavant, la publication m'angoissait. Ça me faisait extraordinairement peur. Je craignais qu'on trouve ridicule ce que j'écrivais ! Mais à présent j'éprouve une sorte d'accoutumance devant cette angoisse-là. J'ai besoin, comme tout le monde, d'avoir un peu peur : alors je me suis mis à faire d'autres choses. Des spectacles de danse - impossibles à faire il y a dix ans. Pour *Vie et mort de Nithard*, j'étais sur scène avec une chouette ! C'est trois fois rien, je sais, la peur de se faire siffler. Craindre de tomber. Etre ridicule.



cordulia tremi

Mais on ressent un certain trac, dans la loge ou quand on écarte le rideau pour entrer sur scène. Il s'agit de retrouver un petit peu de peur. Me retrouver moi, un petit peu animal. Etre encore un petit peu angoissé, avant de mourir.

**Vous avez l'impression d'être moins sauvage qu'avant ? Trop domestiqué ?**

Disons que j'aime la compagnie des animaux sauvages.

**Il est vrai que votre roman célèbre le règne animal.**

**On y trouve des chats, des chouettes, des chevaux, des araignées, même des limaces.**

On y trouve des êtres sauvages : Sad, la chamane, qui improvise des poèmes, ou encore frère Lucius, qui élève les deux frères mais n'aime qu'un chat. On y trouve aussi tous les animaux qu'on ne peut pas vraiment domestiquer. C'est pour cela qu'ils m'émeuvent. Et leur silence ! Regardez ! [Il sort son téléphone portable, cherche des photos. Il tombe sur un petit chat roux.] Non, pas cette photo. Ça, c'est mon compagnon de tous les jours. [Il cherche encore, fait défiler les images jusqu'à trouver la photographie d'une toute petite chouette.] Voilà ! J'ai fait un spectacle avec elle, à Avignon. Au moment de la photo, elle venait de naître. Comme une langue.

**Comme une langue ?**

Comme son contraire. C'est si silencieux. C'est tellement sauvage... On ne peut pas éduquer ces animaux. Juste faire ce qu'on appelle de l'imprégnation. Mais pas d'éducation ! Ça, j'aime beaucoup. Quand je suis sur scène, mon rôle consiste juste à lever le bras et à accueillir cette chouette. Et si ça rate, si elle fiche le camp et qu'elle s'envole loin de la scène, moi, je reste debout au milieu des gens, le bras en l'air. Tant pis ! Et on me voit : je suis radieux. J'éprouve la plus grande joie.

**Et la plus grande angoisse ?**

Je ne crois pas du tout qu'on puisse dissocier plaisir et angoisse. Dès qu'on est angoissé, ça veut dire qu'on éprouve quand même du désir.

**Vous avez donc changé votre angoisse du début, triste, en une sorte d'angoisse joyeuse ?**

Oui, parce que je ne cherche même plus à me guérir de mon symptôme. Je plonge dedans. C'est une façon de se guérir, pas plus idiote qu'une autre. On verra bien la fin de la course !

**On vous sent, c'est vrai, apaisé, et puis même joyeux. Du coup, cela contraste avec le titre de votre livre, *les Larmes...***

C'est un livre très joyeux ! Mais j'ai

**“LES ANIMAUX SAUVAGES M'ÉMEUVENT”,** confie Pascal Quignard, qui a partagé la scène de Nithard avec une chouette. Ce spectacle était une production de l'abbaye royale de Saint-Riquier-baie de Somme/CCR, compagnie Le Gueuteur.

choisi ce titre à cause du vers de Virgile, *Lacrimae rerum* : « *Les atomes qui tombent dans l'espace sont les larmes des choses.* » Enfin, j'aurais pu appeler ce roman *les Larmes des choses*, peut-être. Il y a là, en tout cas, quelque chose qui m'émeut.

**C'est-à-dire ?**

Par les dépressions que j'ai eues, qui ont été autant d'abîmes que de renaissances, je crois que je me suis détaché de beaucoup de choses. Voilà le secret : plus on se détache, moins on se contrôle : et plus on est émotif.

**Les choses vous émeuvent donc beaucoup plus qu'avant ?**

Beaucoup plus ! Je ne crois pas que nos caractères s'endurcissent. La peau ne se racornit pas. Elle ne devient pas du cuir. Les sensibles deviennent de plus en plus sensibles. A la fin du dernier livre qu'a écrit Louis-René des Forêts, il est assis dans un fauteuil transatlantique, et puis il regarde, je ne sais plus, une libellule qui passe, qui se pose sur une fleur. Il sait qu'il va mourir, et il se met à sangloter. Il pleure parce que c'est beau ! Parce qu'il vit dans le contingent ! Quand on se rend compte de cela, tout devient de plus en plus anormal.

**Il vient donc de là, ce fauteuil transatlantique sur lequel vous vous asseyez aussi à la toute fin des *Larmes*, tandis que vous regardez passer une chouette ?**

Ah, oui... [L'air étonné.] Ça doit sans doute être un écho de celui qui m'appelle. Il y a des inconvénients à vieillir - énormes ! -, mais il y a aussi des avantages exceptionnels. Plus on a connu de printemps, plus on a connu de saisons, et plus tout cela devient beau. Beau à pleurer.

**Et on laisse donc couler des larmes de joie.**

Éprouver jusqu'aux larmes que la nature est immensément supérieure à l'humanité, et d'une beauté absolument stupéfiante, ce n'est pas une mauvaise nouvelle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT NUNEZ